

Chroniques Tropicales

1

Le jour se levait à peine mais le vent soufflait encore derrière les volets fermés. Avec l'arrivée de l'aube, il n'avait en rien perdu de sa violence.

Toute la nuit, il avait hurlé et sifflé entre les mâts des boutres à quai qui s'entrechoquaient lourdement dans les bruits sourds des vieilles coques en bois, jetées les unes contre les autres par une forte houle venue du large. Ce n'est qu'en doublant le vieux phare de Katsepy qu'elle s'était atténuée, avant de s'engouffrer dans l'estuaire aux flots rouges et boueux de la Betsiboka, puis dans le chenal menant au petit port de Majunga.

Au sifflement aigu du vent dans les haubans, s'opposait le tapage des branches de flamboyants, de palmiers et de cocotiers, pliées, tordues, cognées, cassées par la tempête aux rafales incessantes. Des noix de coco, décrochées par les bourrasques, faisaient un bruit mat en chutant pesamment sur le sol sableux.

Des buissons de bougainvillées et des branches de filaos, écrasés par le vent et la pluie battante, s'effeuillaient violemment contre les grilles de la galerie qui entourait leur appartement du rez-de-chaussée. Indispensables, elles les protégeaient, tant bien que mal, des petits larcins fréquents de jeunes maraudeurs venus des quartiers voisins. Habilement cachés par la végétation, ils savaient se montrer rapides et adroits pour se saisir à la volée d'un short ou d'une chemisette mis à sécher sur le balcon et qui attiraient leur convoitise d'enfants pauvres.

Solidement scellées, elles se voulaient aussi une protection dissuasive contre d'éventuels cambrioleurs beaucoup plus chevronnés que les gosses de la rue. Parfois armés, mais toujours bien renseignés par Radio Trottoir des faits et gestes ou des absences prolongées des locataires des lieux, les voleurs pouvaient agir sans précipitation et piller en toute tranquillité. Plutôt que de s'attaquer aux grilles, il leur semblait plus discret de crocheter des serrures ordinaires avec la complicité de la nuit et d'un pied-de-biche pour sortir une porte de ses gonds.

Il en va ainsi dans le Tiers-Monde ! Terres de contrastes et de contradictions où la beauté des sites côtoie la misère des hommes.

Poussés par la fureur du vent et la frénésie de la pluie, des feuilles, des fleurs et des branchages amoncelés, bouchaient maintenant des dalots trop petits, devenus à peu près inefficaces.

Soulevés et malmenés par la tourmente, les toits de tôles rouillées des bâtiments administratifs voisins claquaient par à-coup contre leur charpente fatiguée. Amplifiant le vacarme de la rue en s'ajoutant au bruit du déluge et du vent qui résonnaient entre les murs de l'appartement, dépourvu de fenêtre. Cette absence de vitre démultipliait tous les bruits, et n'était-ce les volets à persiennes et les moustiquaires, Clémence aurait pu se croire à l'extérieur.

Etourdissante, cette cacophonie désordonnée explosait avec plus de violence encore dans la pénombre de la petite pièce qu'éclairait une simple bougie, fichée dans un goulot de bouteille. Sous l'effet des courants d'air qui la bousculaient, sa modeste flamme vacillante projetait des

ombres mouvantes et dantesques sur les murs de la chambre. A plusieurs reprises, un souffle plus puissant l'avait éteinte, mais aussitôt, Charles l'avait rallumée. Avisé, il gardait à portée de la main un briquet et une grosse boîte d'allumettes, moyennement sèches dans ce climat humide.

S'il ne pouvait rien contre la panne électrique qui durait, il n'entendait pas subir les méfaits d'un vent coulis qui le priverait de sa chandelle !

Dans ce boucan infernal, la nuit s'estompait lentement.

Les premières lueurs d'un jour gris et plombé passaient maintenant par les claustres à ras de plafond. Lumière parcimonieuse certes, mais bienvenue après les affres d'une nuit sans électricité et l'impossibilité d'ouvrir les volets. Climatiseur à l'arrêt et ventilateur inutile, rien ne venait atténuer la chaleur humide et étouffante qui régnait dans l'appartement. Le manque d'air frais les avait fait se retourner mille fois dans les draps moites de leur lit sans pouvoir y trouver un instant de repos. Même bavarder était au-dessus de leurs forces au milieu de ce charivari nocturne.

Seuls les moustiques, pullulant davantage en saison humide et s'infiltrant par le moindre interstice, profitaient de l'aubaine pour attaquer en force. Leur présence, virevoltante dans le halo de la flamme, et leur bourdonnement incessant près des oreilles avaient de quoi les exaspérer. Mais aux désagréments conjugués de l'ouragan, des moustiques et de l'insomnie, s'ajoutait l'odeur acre d'un tortillon de Baygon qui se consumait lentement dans un coin de la pièce. Sa fumée prenait à la gorge et piquait les yeux sans vraiment ralentir le manège des insectes affolés par l'atmosphère inhabituelle. Face aux quelques campagnes de prévention contre le paludisme, qui tentaient de les enrayer durablement par de rares largages de DDT au-dessus des cultures, ils s'étaient endurcis et accoutumés aux produits chimiques.

Toutes ces raisons conjuguées les avaient épuisés nerveusement et l'aube les trouvait exténués par cette nuit sans sommeil. Toutefois, les frénétiques bourrasques du vent et les trombes d'eau ne les affolaient pas. Ils savaient ce que tout cela signifiait : l'un et l'autre n'en étaient pas à leur premier cyclone.

En ce jour de janvier 1996, les assauts furieux d'une tempête tropicale s'écrasaient sur la ville de Majunga, la laminant rageusement depuis la vieille.

L'œil collé à une brèche entre les lamelles d'un volet donnant sur la mer, Clémence scrutait le jour naissant. Elle distinguait difficilement la ligne d'horizon entre le vert glauque et écumant de l'océan houleux et un ciel qui tentait de se sortir du néant. Mais leur immeuble étant bâti face à l'océan, aucun obstacle de taille ne venait entraver sa vision rétrécie.

Des vagues gonflées et rageuses s'écrasaient lourdement contre la digue-promenade du boulevard maritime. Avec fureur, d'autres vagues plus grosses enjambaient son muret et cinglaient les palmiers qui le bordaient. Elles s'écroulaient en cascades bruyantes, envahissant route et trottoir dans des jets d'écume et d'embruns accompagnés de bois flotté, de galets, de rochers et autres débris rejetés par la mer.

Des piquets de bois et des portions de leur clôture en palmes séchées gisaient à terre, baignant déjà dans l'eau qui montait. D'autres fragments, tordus ou arrachés, pendaient lamentablement en grinçant, avant de s'envoler plus loin sous les secousses de la tornade qui ne diminuait pas. Et malgré la folie des éléments, déchaînés et tapageurs, ce panorama limité mais inscrit dans un camaïeu de teintes sombres et mouvantes, était aussi impressionnant que magnifique.

Excepté un terre-plein central qui séparait les deux routes et où demeuraient les fondations d'anciennes maisons coloniales, il n'y avait rien d'autre que deux grands arbres, isolés l'un de l'autre par des buissons clairsemés et une herbe rase, brûlée par le sel marin et broutée chaque jour par des chèvres efflanquées.

Le plus haut était un fromager, immense et solide sous les furieux coups de boutoir du vent

et de la pluie réunis. Sa taille imposante parlait d'elle-même et laissait deviner une incroyable résistance à bon nombre de cyclones précédents.

A quelque distance de là, plus petit mais toujours majestueux quoique fort rudoyé par le vent, entouré de broussailles épineuses négligées par les troupeaux, trônait un ravenala ou arbre du voyageur. Planté là autrefois par quelque colon fortuné, il était l'unique survivant d'une période faste. De ses longues palmes vertes et bruissantes, habituellement ouvertes en un splendide éventail émeraude, il n'offrait plus que l'image d'un feuillage trempé, balayé, secoué par la tornade. Sans répit, de violentes trombes d'eau brutalisaient ses palmes qu'un vent hurlant tentait d'arracher. Mais, robuste et inébranlable sous les secousses, il subissait mais ne céda pas.

Ce qui restait de rue devant chez eux, davantage piste de latérite bosselée et pierreuse que chaussée bitumée en temps normal, s'était transformé en une immense flaque d'eau boueuse. On n'y distinguait plus les grosses pierres plates, éparses et glissantes au ras de la clôture, qui servaient de trottoir précaire à la saison des pluies.

L'eau, déjà, les avait noyées.

Malgré son nom pompeux de boulevard, hérité de la colonisation, elle ressemblait maintenant à un vaste marigot d'eau sale, chiffonné par la frénésie de l'ouragan, s'infiltrant de partout et débordant jusque dans leur jardin. Dans quelques heures et si la pluie ne cessait pas, la mare grossissante atteindrait les premières marches du perron, noyant les allées sablonneuses ainsi que les massifs maigrichons du jardinet, égalisant tous les niveaux sous sa surface mouvante. Seules tâches claires au milieu d'un fouillis végétal flottant, quelques délicates fleurs de frangipanier se balançaient sur les ondulations de la mare ou culbutaient sous la pluie qui les hachait menu.

Le jour s'étant enfin levé, les meubles et objets usuels reprenaient progressivement leur place, gommée jusque là par les ténèbres d'une nuit sans lune et sans lumière artificielle. Dans ce décor redevenu quotidien, leur présence familière et leurs couleurs encore assombries par une clarté chiche, étaient rassurantes pour faire face à une nouvelle journée barricadée qui s'annonçait aussi compliquée que la nuit avait été difficile. A l'évidence, et par simple prudence élémentaire, Clémence resterait confinée entre ses murs à attendre que le chaos s'estompe...